# Chronique des livres

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **30 (1962)**

Heft 1

PDF erstellt am: **20.05.2024**

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

**Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

**http://www.e-periodica.ch**

Mais le plus merveilleux pour Jojo, c'est le soir, quand ils sont dans leurs lits jumeaux dont l'un reste souvent inoccupé, quand Gilbert le caresse inlassablement de ses deux mains et de ses lèvres, quand Gilbert lui répète amoureusement : «Ah ! que tu es beau, mon chéri ! . . . Tu es si beau».

R. Gerard

# Chronique des Livres

Il était bien difficile et délicat d'écrire un livre comme ce «Requiem pour Gilles» [1]) qu'a entrepris Georges Bordonove, et presque impossible de faire admettre, de faire comprende, les méandres du cerveau d'un personnage aussi légendaire. Gilles, c'est à la fois le très réel, l'historique Gilles de Rais, ami et compagnon de Jeanne d'Arc, grand seigneur féodal, contemporain de Charles VII et de Louis XI, rival des ducs de Bretagne et d'Anjou; c'est aussi le Barbe-Bleue des contes pour enfants, et c'est surtout un cas pathologique dont l'énigme ne fut jamais résolue malgré les progrès de la psychologie contemporaine. Il était donc ambitieux de tenter une étude à la fois romanesque et analytique d'une personnalité si éloignée de la commune mesure. Georges Bordonove a-t-il réussi cette gageure ? Je ne prends pas parti, mais je crois évident que son ouvrage ne peut laisser personne indifférent, que l'on soit ou non passionné d'histoire, que l'on considère Gilles de Rais comme un être réel ou imaginaire.

Le procédé employé pour nous le présenter, procédé discutable (mais quelle autre forme employer ?) est une succession de témoignages sur la formation psychologique d'un cerveau anormal et sur les mobiles possibles d'une vie hors du commun. La nourrice, le vieux serviteur, les bons et les mauvais amis, le confesseur, les entremetteurs, apportent tour à tour leurs souvenirs, leurs points de vue, leur jugement, sur ce que parut à leurs yeux, au cours des années, la changeante et superficielle, l'insaisissable personnalité de cet homme. Mais, s'il n'avait été traqué par des ennemis politiques, livré à une justice partiale à cause de fautes qui ne relevaient que de sa mauvaise juridiction financière, Gilles de Rais eut toujours échappé à la punition de ses véritables crimes et ne serait pas devenu Barbe-Bleue. Pourquoi cet homme riche et puissant, un des plus grands seigneurs de son temps, ne se contentait-il pas de séduire les jolis garçons de ses provinces, pour la plupart consentants et ravis de l'aubaine sûrement, pourquoi n'éprouvait-il de profonde jouissance qu'en les suppliciant et en se vautrant sur leur cadavre ? Mystère inexplicable et inexpliqué. Pourquoi se plaisait-il à dédier ces beaux corps au démon en d'obscurs sacrifices ? Lui, l'ami de la Pucelle d'Orléans et du roi, lui Maréchal de France, plus riche et plus admiré qu'aucun prince du sang ! Pourquoi cette folie de luxure, ce goût du sadisme avant le Marquis de Sade ? Croyait-il sa puissance inégalable et sa gloire impunissable ? Mais alors, pourquoi se spécialiser dans l'amour des jeunes, des très jeunes garçons, particulièrement de ceux dont l'innocence, dont la joliesse était touchantes; ceux dont la voix pure enchantait les messes dont ce disciple du démon était friand ? Et pourquoi ne jouir de ces enfants que dans

le sang, les râles, les étripements, les supplices affreux ? Etait-ce amour ou, au contraire, haine de cette innocence ? Haine d'une angélique beauté que le seigneur de Rais n'avait jamais possédée puisqu'on nous le dépeint massif, trapu et bleuissant de barbe dès son adolescence.

Le livre de Georges Bordonove ne répond pas à ces questions. Il se contente de montrer, avec une habileté de style imitant bien l'époque, les réactions diverses de ceux qui furent mêlés à la vie et au procès de Gilles de Rais. Mais, quelle que soit son ambition, il n'apporte pas de solution au problème de cette étrange personnalité et, s'il est passionnant à lire, c'est davantage parce qu'il fait rêver sur une énigme historique et romanesque qu'en essayant de l'éclairer.

Je ne dirai pas grand bien du roman de François Billetdoux : «Brouillon d'un bourgeois» [2]), quoique le style de l'auteur soit curieux; mais est-il possible vraiment d'écrire un livre si abracadabrant, décousu, inconsistant, sur un sujet qui aurait pu passionner ? On n'est pas seulement insatisfait par cette lecture, on en sort mécontent, agacé. C'est peut-être l'effet recherché mais, dans ce cas, François Billetdoux aurait mieux fait d'avoir une ambition moins originale. Le grand art est de plaire dit-on, celui de dérouter en aiguisant la curiosité et en laissant l'honnête lecteur sur sa faim me paraît puéril en comparaison, et dangereux.

On pourrait, à la rigueur, pardonner un parti-pris de médiocrité dans le caractère des personnages si, du moins, l'action avait une certaine cohérence. Mais nous ne saurons jamais pourquoi le narrateur, qui se décrit ainsi : «avec mon gros ventre et ma mauvaise barbe, homme mûr et mûrissant, directeur, technicien, marié, père de famille . . . j'ai éprouvé pour un homme et par un homme la passion». Pourquoi cet être banal, qui aime son épouse et mène une vie stupide mais honorable, tombe-t-il amoureux d'un certain Canavaggio qui n'est guère plus appétissant que lui-même : «Pas d'épaules, le tronc comme une planche, de longs bras, le cheveu pauvre, un cou de poulet, une démarche qui lui faisait tourner du derrière, des mains et des pieds à n'en plus finir . . .». Le beau couple ! Mais s'agit-il d'amour entre eux ? La passion du petit gros consiste, lui directeur d'entreprise, à se transformer en valet de chambre du grand maigre. Il quitte tout, son foyer, sa famille, sa respectabilité, pour endosser un gilet rayé et faire le ménage chez son idole qui, triste bohème presque clochard, n'avait jamais rêvé semblable adoration. Pourquoi ce masochisme ? Nous ne le saurons pas. Son seul bénéfice amoureux, et il n'en désire pas d'autre, est de laver le corps de Canavaggio dans sa baignoire, de toucher son sexe à travers un gant de toilette, et, quand le personnage amène une femme chez lui pour la nuit, de leur servir le petit déjeuner au lit. Bien entendu, cet imbécile ruine sa vie à cette passion, il va jusqu'à conduire sa femme puis sa fille dans les bras du maître adoré, gaspille son argent et se retrouve seul quand l'autre idiot, celui qui n'a pas même su goûter un tel dévouement ni en profiter, l'abandonne froidement. Si c'est cela l'amour, ce triste besoin de servitude névrosée, il n'est pas joli ! En plus des invraisemblances de ce «cas» au sens pathologique du mot, ce journal n'est vraiment qu'un brouillon, le style est aussi confus que la pensée des personnages, le récit est incohérent mêlé à de furieuses descriptions lyriques. C'est un livre surprenant et particulier, sans doute, mais je ne le conseillerais

qu'aux amateurs de curiosités psychiques ou aux fervents de la littérature dite «nouvelle vague», à leurs risques et périls.

En revanche, j'ai beaucoup aimé le livre de John Broderick : «Le pèlerinage» [3]), sobrement traduit de l'anglais par Denise Van Moppès. Je l'ai lu d'un trait, passionnément, comme on lit un roman policier. Et puis j'ai été frappé soudain par l'évidence que sous une apparente facilité se cache une féroce, une cruelle satire du monde et du cœur humain. Quand on a découvert cet angle de vue, on s'aperçoit qu'il n'est guère de roman plus terriblement vrai, plus intelligent et plus désespéré. C'est le premier roman d'un auteur irlandais contemporain et même jeune encore, mais c'est assurément une œuvre de maître. Il dépeint la vie quotidienne d'une riche famille dans une petite ville d'Irlande; il n'est peut-être pas au monde de société plus puritaine et, par conséquent, livrée aux délires de l'imagination et d'une sensualité plus refoulée. Cette famille se compose d'un paralytique, Michael, dont le passé est chargé de troubles aventures homosexuelles; de sa jeune femme Julia, une fille cynique et froide qui a eu de nombreux amants. L'homosexualité de son mari ou de ses amants ne l'affecte guère pourvu qu'elle tire d'eux son plaisir sexuel. Jim, le dernier en date, le neveu de Michael, la satisfait pleinement sur ce point, mais il se détache d'elle pour faire un riche mariage. Cela ne l'affecterait pas beaucoup si leur liaison n'était découverte par le beau Stéphane le valet de chambre et amant de son mari qui entreprend un chantage auprès d'elle. Mais Stéphane a eu de nombreuses aventures avec des garçons, au point d'attirer l'attention de la police. Qu'importe tout cela ! Les aventures de Stéphane étaient plus sentimentales que sexuelles, paraît-il; c'est un gentil garçon sans volonté et il est tombé amoureux de Julia; elle en fait son amant et tout est pour le mieux dans le plus réaliste des mondes . . . ou, du moins, serait ! Car, tout au long du roman, on nous a entretenu d'un pèlerinage que Michael comptait faire à Lourdes, les projets du voyage s'entremêlaient à ces complications plus réalistes que sentimentales, dans une ambiance de respectabilité hypocrite. Tout était bien qui finissait immoralement bien . . . mais un dernier chapitre de trois lignes nous apprend que Michael revient miraculé, complètement guéri, de son pèlerinage. Et le roman se trouve prolongé dans l'imagination par un bouleversement inattendu de toutes ces situations si bien arrangées.

Oui, vraiment, c'est un roman très bien fait, passionnant, à la fois tendre et glacé, dur et profond. Il fait penser à Mauriac et, plus encore, à Julien Green. On ne peut pas l'oublier après l'avoir lu, on est attaché et le mot fin ne détache pas l'attention. En un mot : un livre de qualité. C'est rare ! R.G.D.

[1]) Editions Julliard 1961

[2]) Editions La Table Ronde 1961

[3]) Editions Plon 1961